

Les « cas » de la recherche en tant qu'analyseurs du sens des résultats et des procédures de recherche

Casimiro Balsa, Docteur en Sociologie

Université Nouvelle de Lisbonne, Portugal

Résumé

Au-delà des conditions techniques qui doivent être présentes quand on construit les cas d'une façon contrôlée, nous considérons la dimension heuristique de « cas » inattendus qui s'offrent comme des analyseurs possibles ou des moments particulièrement significatifs pour les résultats d'une recherche. À partir de certains de nos « cas », nous cherchons à montrer leur occurrence par rapport 1) à l'intentionnalité du chercheur; 2) aux designs de recherche suivis; 3) aux phases de la recherche où ils peuvent se présenter; 4) à l'expérience de recherche et aux acquis antérieurs de ses producteurs; et, finalement, 5) à de la façon dont peuvent être gérées les tensions, au cours du travail de recherche, entre a) ses dimensions factuelles et normatives, b) le fil strictement chronologique des opérations de recherche et l'inattendu d'interactions dynamiques entre ces opérations, et c) les modes de validation des résultats qui peuvent se réaliser entre les principes d'accumulation ou de significativité.

Mots clés

ANALYSEUR, TROUVAILE SIGNIFICATIVE, INTENTIONNALITÉ, CADRES DE LA RECHERCHE

Introduction

En rapport direct avec sa racine étymologique (*casus*), « cas » renvoie à un événement, une situation ou une occurrence. Dans ce sens, il correspond à ce que dans la tradition de la recherche empirique nous pouvons appeler un observable. À l'intérieur de l'itinéraire qui, selon De Bruyne et ses collègues (1974), permet de passer de l'« information » au « fait », l'observable représente une réduction par rapport à l'ensemble des stimuli possibles¹, mais il reste en deçà de la « donnée » ou de la « capta » qui, elles, résultent d'une opération exercée par le chercheur sur l'observable « paradoxalement, les données ne sont pas données » (Rivière 2020). Une donnée est, ainsi, toujours, un « construit », elle résulte de l'intention du chercheur qui « capte » la réalité, au sens où l'entend Becker (1952) et la fait parler en accord avec le « langage » (Berthelot, 1998) qui oriente sa recherche. Dans un travail pionnier sur la définition d'un « cas », une discussion entre Charles Ragin et Howard Becker se situe à l'intérieur de cet itinéraire.

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 28 – pp. 52-69.

FAIRE CAS

ISBN 978-2-925374-27-5- <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

Charles Ragin (2021) commence par définir un « cas » en l'assimilant à une « unité d'analyse », quand il s'agit du « nombre de cas » ou d'un « échantillon de cas » qui entrent dans la définition empirique d'une recherche. Cependant, alerte l'auteur, au-delà de délimiter une population ou le « site » d'une étude, le « cas » peut être, en même temps, l'objet même de la recherche, cela dépendant uniquement de la décision du chercheur : un ensemble de cas permet la connaissance d'un objet (un pays représenté par sa croissance économique), mais cet objet peut devenir à son tour un cas intégrant une nouvelle population de cas similaires (comparaison de la croissance entre pays). Cependant, ce déplacement ne change en rien au fait, d'abord, qu'un cas est défini toujours par sa délimitation empirique en tant qu'unité observation et, ensuite, qu'il revient au chercheur de procéder à cette délimitation. C'est dans ce sens que le cas est toujours construit. Comme nous le disions avant, un cas se définit, ainsi, entre un ensemble d'observables possibles et l'observation paramétrée par le chercheur, opération au cours de laquelle il transforme un observable en une donnée ou « capta ».

En discutant l'« accident historique » qui a amené à désigner comme « donnée » ce qui, à son avis, n'est qu'un « capta », le raisonnement d'Howard Becker s'aligne bien sur ces orientations. D'où vient alors la divergence qu'il affirme avoir avec Charles Ragin et que lui-même rapporte? C'est que pour Becker le « cas » n'est jamais défini en le limitant à sa dimension empirique, en le considérant, en quelque sorte, comme la base à partir de laquelle la connaissance se construit, dans un deuxième temps. Non, pour Becker, c'est justement le travail théorique qui sera investi dans la donnée/capta qui va permettre de construire le cas. Ainsi, un « cas », dans la version de Becker, ne sera construit qu'à la fin de la recherche et encore, probablement, d'une façon provisoire, en attendant que de nouveaux investissements soient faits sur lui.

Donc, ce qui est en cause dans cette discussion, ce sont, nous semble-t-il, deux façons différentes de définir un « cas », mais toutes les deux comprises à l'intérieur de la chronologie d'une recherche. En se préoccupant davantage de ses dimensions extensionnelles, pour le considérer en tant qu'« unité d'observation », Ragin situe le cas à l'intérieur d'un processus de recherche opérationnelle déductif qui vise, d'une façon plus ou moins explicite, à valider des hypothèses ou, du moins, à opérationnaliser les conjectures du chercheur sur les objets observés. Dans ce sens, la définition des « cas » de la recherche doit précéder l'observation ou du moins, chaque nouveau programme d'observation, sans quoi elle devient impossible. De son côté, Becker conçoit le « cas » comme l'aboutissement d'un processus de recherche intensive, en suivant une démarche de théorisation progressive et ayant comme résultat une connaissance significative de l'objet étudié. C'est dans ce sens que le cas n'est défini que lorsqu'un processus de recherche est donné comme terminé.

Sur le plan de la topologie du travail de recherche (cf. De Bruyne et al., 1974), la définition du cas se résout, dans la perspective de Ragin, davantage en conjonction

avec les pôles morphologique (définition d'un design de recherche) et technique (définition des instruments d'observation), alors que dans celle de Becker, il mobilise davantage les pôles épistémologiques et théoriques (en sachant, bien entendu, que dans une procédure de recherche tous ces pôles sont mobilisés). Ou, pour le dire en utilisant une autre nomenclature (Piasser & Ladrière, 1976), la définition du cas exige, dans le cas de Ragin, un investissement au niveau de la définition conceptuelle empirique, alors que dans celui de Becker, les définitions conceptuelles empiriques (« qu'est-ce qu'un cas ») et théoriques (« ce que le cas veut dire ») sont constamment mobilisées.

En rapport avec les termes de cette discussion, et en tenant compte de ces acquis, nous voudrions sortir la définition du « cas » des dimensions chronologiques ou topologiques de la recherche en élargissant sa portée sémantique et en considérant le « cas » au sens d'un évènement, une situation ou une occurrence... extraordinaires. C'est-à-dire que nous voudrions intégrer dans la définition d'un « cas » sa dimension heuristique, la possibilité qu'il peut offrir de voir, de mieux voir, de voir de façon plus économique des aspects ou dimensions, des saillances des objets que nous ne saurions voir autrement. Dans ce sens, le « cas », en étant toujours « observable », découle, d'un côté, de caractéristiques remarquables d'une unité d'observation et, de l'autre, il s'impose à l'attention du chercheur, en tant que fait marquant, au cours du déroulement de la recherche.

En fait, dans le premier sens, c'est toujours dans la perspective qu'elles soient remarquables que nous choisissons les unités d'observation de nos recherches. Les techniques d'échantillonnage visent à trouver les « individus » mieux à même de couvrir une population, voire de permettre de la représenter. Quand nous choisissons des unités d'observation pour une recherche intensive, nous cherchons à ce que les cas soient les plus significatifs possible par rapport aux domaines des objets que nous voulons connaître; les « recherches exploratoires » peuvent être une bonne voie dans ce chemin. Donc, une unité d'observation, avant d'être un observable, avant de répondre à une intentionnalité opératoire et d'être soumis à des procédures d'analyse, est investie par le désir du chercheur d'avoir les meilleurs « cas ». Parfois il peut les choisir, à la façon dont l'artisan hume son bois ou évalue la consistance de son argile. Cependant, il y a aussi des « cas » qui s'imposent au chercheur, par leur capacité de mieux faire voir. Dans ce sens, le « cas » peut mieux être compris entre le « fait particulièrement significatif » (observation inattendue, anormale et stratégique) de Robert K. Merton (1968, p. 177) et la notion d'« analyseur » de la sociologie institutionnelle française (Lourau, 1970). Cependant, ces deux entrées théoriques ne couvrent pas, exactement, les mêmes situations.

L'occurrence d'un fait particulièrement significatif est associée, plutôt, à une démarche de découverte, la sérendipité, même si elle peut être facilitée par les procédures de recherche suivies. L'analyseur, quant à lui, est défini comme « un effet

de dérangement » (Gilon & Ville, 2014, p. 89), qui est cherché, dans la mesure où il permet de mieux accéder à la connaissance d'un objet analysé. La recherche d'un analyseur, c'est-à-dire d'un « cas », est donc l'objectif central et un instrument de l'analyse institutionnelle ou de la socioanalyse.

Nous admettons que le « cas » puisse prendre sens à la fois par rapport à un « fait particulièrement significatif » et par rapport à un « analyseur ». À la manière dont fonctionne un analyseur, le cas est associé à la procédure et aux techniques déployées par le chercheur. Il peut être associé à une stratégie de recherche, par exemple, comme dans les « études de cas » ou dans les « biographies individuelles », l'objectif étant qu'il dévoile le mieux possible les objets par rapport auxquels il signifie². Mais, à la façon de donnée imprévisible (*unanticipated datum*), le cas peut s'imposer dans le cours de la recherche, par des résultats inattendus dont l'éclaircissement ou l'approfondissement permettent une meilleure connaissance de l'objet analysé. Cependant, qu'il survienne « chemin faisant » ou qu'il soit construit par des procédures *ad hoc*, le cas ne prend du sens que dans les circonstances précises de la démarche qui le rend possible.

Nous nous proposons, dans la suite, d'analyser quelques « cas » survenus au cours de nos recherches ou dans notre vie de chercheur.

Les « cas » dans des stratégies de recherche intensives

Nous allons traiter d'abord des « cas » survenus dans le cadre d'approches exploratoires et dont l'intérêt ne se limite pas, d'ailleurs, aux approches intensives. Mais, peut-être doit-on éclaircir, d'abord, ce qu'une approche exploratoire veut dire. Sans doute qu'une exploration par « cas » n'a pas le même statut ni le même sens selon qu'on considère celui-ci dans le court terme d'une recherche isolée ou dans le moyen terme d'une recherche encadrée dans une tradition qui la légitime ou un programme qui l'inscrit dans une continuité. C'est-à-dire que l'exploration ne se fait pas de la même façon quand nous cherchons à découvrir des dimensions à exploiter dans une phase ultérieure d'observation plus structurée ou quand, comme le défendent, par exemple, Howard Becker ou les défenseurs des théories enracinées, l'on construit son résultat à travers d'une exploration continue de cas.

Nous cherchons à mieux établir cette différence dans les deux paragraphes qui suivent.

Les approches exploratoires dans le cadre de recherches isolées

Dans le cas d'une recherche exploratoire menée comme étape préalable d'une observation davantage structurée, différents objectifs peuvent être visés. On peut vouloir découvrir des dimensions d'un objet dont les contours nous échappent encore (exploration de découverte). À un autre niveau, une approche exploratoire peut aussi servir pour nous renseigner sur les manifestations qu'assument, à l'intérieur d'un

contexte donné, des dimensions d'un problème ou problématique dont les contours sont connus dans des contextes différents (exploration de validation ou d'actualisation). Dans d'autres cas, enfin, on peut avoir recours à l'analyse de cas spécifiques pour approfondir des résultats obtenus dans le cadre d'autres recherches, souvent extensives (exploration d'approfondissement).

Dans ces cas, mais surtout quand nous menons une exploration de découverte, s'ouvre à nous un espace d'expérience virtuelle relative au domaine que nous voulons étudier, mais dont nous ignorons les contours. À moins que, par stratégie, nous tenions à ignorer ces contours, le principe étant que, plus le chercheur projette sur le moment de l'observation ses propres vues ou connaissances, moins les individus (supposés, ici, la source d'information) se positionnent à partir de leurs propres caractéristiques ou expériences, que nous voulons, précisément connaître.

La possibilité pour le chercheur de faire *tabula rasa* de toutes ses connaissances est suffisamment discutée dans la littérature pour que nous ne nous y attardions pas ici. Pour nous, il faut considérer cette mise entre parenthèses (sans doute toujours relative) du chercheur, comme le fondement du principe méthodologique qui veut que la responsabilité de la production de l'information se trouve du côté de l'informateur.

Ainsi, lorsque nous avons interviewé Monsieur António³ sur les sens de la pauvreté dans un quartier d'exclusion (Balsa, 2006), une difficulté s'est posée au niveau de la formulation même de la question, car nous ne voulions pas l'enfermer, au départ, dans une catégorie (le pauvre) dont nous n'avions aucune idée de la façon dont elle était perçue par lui, de même que nous ne savions pas quel était l'espace de référence des représentations que Monsieur António avait sur la pauvreté. En fait il s'est avéré qu'il nous a livré la clé d'une pauvreté digne, construite essentiellement sur la « responsabilité » et l'orgueil de celui qui fait son « devoir ». Mais, pourquoi Monsieur António, comme un certain nombre d'autres se sont imposés à nous comme des « cas », à côté de soixante autres histoires de vie que nous avons recueillies ?

Comment les « cas » naissent-ils? Nous essaierons, d'abord, une réponse négative : sans doute que ce ne sont pas ces « unités d'observation » qui remplissent facilement les grilles de classements thématiques construites à partir de la représentation d'une pauvreté définie en tant que manque. En rapport avec cette représentation, nous pouvons recueillir beaucoup de « cas » moyens et qui ne font que confirmer les catégories officielles de la pauvreté. Ces « cas », sans doute pertinents pour la recherche, ne font, cependant, que retraduire, sur le plan de l'expérience personnelle, les critères de la pauvreté largement partagés. Peut-être, aussi, que la relation d'entretien ne parvient pas toujours à révéler la singularité profonde que marque chaque existence.

Les « cas », au contraire, bouleversent l'ordre de l'attendu. En reprenant la métaphore de l'espace d'expérience virtuelle, qu'il s'agit d'actualiser avec l'entretien

exploratoire, nous dirions que la rencontre avec le « cas » nous oblige à remettre en cause les conjectures construites jusque-là : les codes que nous avons patiemment alignés dans le plan de dépouillement ne fonctionnent plus; il va falloir tout refaire en fonction de la nouvelle donne.

Trois questions supplémentaires peuvent encore être posées : 1) d'abord, par quel hasard parvient-on au « cas » et comment mesurer son importance dans la perspective de la connaissance que l'on veut obtenir des objets étudiés; 2) ensuite, quel rôle peuvent avoir les « cas » par rapport aux « cas moyens » et, finalement, 3) quelle est la différence entre ces cas qui se présentent dans le cadre d'une exploration de découverte et ceux que l'on choisit, au départ, pour faire une « étude de cas »?

Que l'on suscite son apparition au cours de procédures techniques (comme dans les méthodologies inspirées par les principes de l'analyse institutionnelle française) ou qu'il soit trouvé « chemin faisant » (mais un chemin a toujours une direction), les « cas » se présentent, toujours, comme des opportunités de connaissance extraordinaires, dans le sens où ils peuvent révéler des aspects qu'il serait difficile d'atteindre autrement. Cependant, même dans les cas où nous les cherchons explicitement, comme c'est le cas de l'étape exploratoire d'une recherche, nous ne pourrions jamais être certains que les nouvelles dimensions trouvées épuiseront l'espace virtuel d'attributs de l'objet étudié. L'espoir est que cet espace soit davantage informé qu'auparavant, avec l'aide de l'intelligence du chercheur et de l'adéquation de ses instruments d'analyse. Cette incertitude ouvre un dilemme qui permet de clarifier le statut des démarches exploratoires. S'il s'agit d'une démarche d'exploration, alors, en principe, les ressources et le temps qui y sont consacrés sont limités. De ce fait, il est difficile d'appeler au « principe de saturation », largement invoqué quand il s'agit de recherches qui se construisent sur une exploration continue de cas.

Dans les deux cas – exploration-découverte et exploration-développement – la pertinence et la portée des résultats obtenus vont dépendre, notamment, du statut du producteur de la recherche. Les possibilités de découverte ne sont pas du tout les mêmes quand le producteur est un chercheur individuel et sans tradition dans le domaine étudié, ou quand l'exploration rentre dans le cadre de programmes de recherche bien établis ou servent des problématiques au niveau desquelles une accumulation de connaissances est possible.

Encore faut-il considérer que l'information apportée par les « cas », tout en servant pour mieux remplir un espace d'attributs (probablement, toujours inachevé) adéquat à l'objet étudié, est également d'une grande importance pour mieux structurer et permettre la compréhension des « cas moyens ». L'intérêt du profil de l'individu dessiné par un « cas » résulte de la cohérence des positions assumées, en faisant qu'elles se présentent, dans les meilleures des cas, comme des positions idéal-typiques. Cependant, cet effet de typification peut également être obtenu à partir de substructions

faites à partir de vecteurs du positionnement manifestés par les individus et considérés comme particulièrement éclairants. C'est souvent à partir de ces saillances des objets perçus à partir des « cas », que nous pouvons mieux saisir les positionnements qui caractérisent les individus moyens – qui sont la majorité – qui associent, à différents degrés ou selon des arrangements différents, les traits qui construisent les type-idéaux. Nous développerons mieux ce point dans le paragraphe suivant.

Finalement, il nous faut considérer la différence entre les « cas » que nous considérons ici et ceux qui rentrent dans les stratégies d'« études de cas ». Et la principale différence est que, contrairement à l'exploration-découverte, les « études de cas » sont subordonnées à une méthodologie spécifique amplement discutée dans la littérature. Dans ce design de recherche, l'effet de découverte éventuel est conditionné par le choix que le chercheur fait, au départ, de ses « unités d'observation », en alimentant sans doute l'espoir qu'elles lui permettront d'obtenir, dans des conditions avantageuses, une connaissance optimale des objets étudiés.

Les cas dans le processus de découverte dans une recherche intensive

Nous nous demandons ce qui change quand, plutôt que limiter l'occurrence des « cas » à la phase exploratoire d'une recherche, nous les rencontrons dans le développement même d'une recherche intensive. Nous organisons notre réponse autour de quelques aspects qui nous semblent plus pertinents : 1) d'abord, il y a une différence au niveau des procédures de choix des unités d'analyse; 2) ensuite, la gestion de la relation d'interview (encore que celle-ci n'épuise pas toutes les modalités de collecte de données d'une recherche intensive...) tend à être plus structurée dans sa phase de développement que dans sa phase exploratoire; 3) les procédures d'analyse utilisées conditionnent la possibilité de reconnaître et de traiter les éventuels « cas » de la recherche; 4) au cours du développement de l'analyse, il peut se produire une tension entre l'importance attribuée aux « cas » et celle consacrée aux positions moyennes; 5) le problème de la saturation.

Sans doute que le statut du « cas » est différent selon qu'il survient à l'intérieur d'une démarche exploratoire ou dans le cadre d'un « projet »⁴ déjà formulé. Il se peut même que ce passage soit progressif, à la façon d'une « théorisation enracinée ». Quel que soit le moment du processus de découverte que l'on considère, nous admettons, en suivant Becker, que le chercheur doit l'aborder avec une grande disponibilité d'écoute, en assumant qu'il « ne sait rien », qu'il n'est pas « capable de poser des bonnes questions » et qu'il ne connaît pas « la méthodologie pour l'étudier », et cela même jusqu'à encourir dans le péché d'arrogance, en se proposant d'oublier « à peu près tout ce qui a déjà été écrit sur le sujet... » (2005, p. 59). Plutôt qu'une recette de bonnes pratiques, nous croyons que Becker énonce là un principe méthodologique : dans une démarche de découverte, il convient de concentrer toute la responsabilité de la production de l'information du côté de l'informateur.

Cependant, dans la mesure où nous parlons d'un processus de découverte, il est inévitable que cette responsabilité glisse, progressivement, du côté du chercheur. Ainsi, si nous considérons le choix des « unités d'observation », il est inévitable que, dans la phase exploratoire elle soit commandée par l'intuition du chercheur (mais également par le hasard d'heureuses rencontres...). Cependant, à mesure que les questions de recherche sont formulées et que l'observation se concentre sur des observables de plus en plus précis, les choix tendent à être davantage contrôlés. Autant, dans une phase exploratoire, l'objectif est de trouver des « cas », autant l'introduction des procédures d'échantillonnage orientées par les conjectures du chercheur empêche qu'ils surviennent. Si, au début de la recherche, on connaissait la structure des positionnements que l'on obtient à la fin, sans doute que l'on réduirait beaucoup le nombre d'individus à observer.

Lors d'une recherche menée sur les représentations des enseignants sur la prise en charge de la culture des élèves dans l'acte d'enseigner, dans des écoles avec forte concentration de populations migrantes (Balsa, 1990), nous sommes parvenus à une structuration des positionnements autour de trois modèles de représentation, *grosso modo*, le modèle républicain (tout élève est égal devant son maître, *exit*, donc, les cultures d'origine); le modèle pédagogue (tout élève a le droit d'être en fonction de ses appartenances, la pédagogie doit être mise au service de l'expression de ces différences) et le modèle engagé (qui rejette les deux premières positions au nom d'un enseignement « modulé » au service de l'avenir des communautés dans la perspective d'un pouvoir vivre ensemble). La démarche de découverte qui a permis cette structuration nous a montré comment l'apport des « cas » peut être décisif. Dans un univers d'une trentaine d'entretiens, les positions plus fréquentes sont celles qui associent, selon des assemblages différents, des traits de ces trois modèles, et c'est pour cela que nous pouvons les désigner comme représentant des positions « moyennes ». C'est la rencontre d'un « cas » qui va nous permettre de discriminer les orientations à l'intérieur des cas moyens qui, autrement, se dissipent dans un amalgame peu éclairant. Les « cas » se présentent, dans ce sens, comme étant des affirmations particulièrement fortes – presque idéal-typiques – d'un modèle particulier de positionnement. Ils vont servir comme étalon pour l'analyse des autres.

Comment peut-on être sûrs que ces « étalons » sont suffisants et les plus adéquats? Quant à la suffisance, cela a à voir avec le nombre de cas traités, mais, surtout, avec le nombre de critères utilisés pour choisir les unités d'observation. Dans la recherche sur les représentations des enseignants, toute l'analyse a tourné autour des deux premiers modèles (républicain et pédagogue) et ce n'est que vers la fin que le dernier modèle (engagé) nous est apparu avec une grande évidence! Sa « découverte » nous a obligé à revisiter toute l'analyse précédente. Sans son occurrence, nous aurions fermé l'analyse avec les deux premiers. Et si nous avions poursuivi l'observation, aurait-on découvert d'autres modèles? Nous ne pouvons pas le savoir, mais ce qui est

certain c'est que si nous avions connaissance de ces trois types de positionnement au début de la recherche, nous en aurions fait moins d'entretiens.

Dans un autre cadre de recherche, nous avons analysé une soixantaine d'histoires de vie de consommateurs réguliers de drogue pour connaître, notamment, leurs rapports au secret (Balsa et al., 2021). Cette analyse nous a confronté avec la tentation de survaloriser les « cas » dans le rapport de recherche, alors que, tout en contribuant décisivement à la production de la connaissance, ils sont loin d'être les plus représentés dans l'univers, qui est constitué le plus souvent par des positions « moyens ».

Au-delà de la manifestation empirique de positions modales au cours de l'observation, les « cas » peuvent encore être construits, par substruction, à partir de dimensions présentes dans les matériaux recueillis et qui se révèlent avoir un fort potentiel pour structurer les autres positions. Cette modalité de conceptualisation produit des idéaux-types qui, de la même façon que les « cas » empiriques, permettent d'organiser l'ensemble des positions.

Bien entendu, l'occurrence ou la construction de « cas » sont conditionnées par les techniques d'analyse qu'on utilise : en fragmentant d'emblée les entretiens en des « unités de sens », trop détaillées, on aura peu de chances de rencontrer des « cas ». Cependant, la systématisation analytique des matériaux est importante, pour éviter qu'un « cas » ne soit qu'une illustration suggestive des positionnements, mais sans être informé par des dimensions analytiques présentes dans le corpus. Les deux types de rationalité engagés dans un rapport d'entretien – celle du chercheur et celle de l'interviewé – peuvent suggérer que les informations qu'il permet de constituer soient analysées avec des protocoles d'analyse différents : l'un, par exemple, plus centré sur le sens et les isotopies construits par les interviewés, comme le font, par exemple, la sémiotique ou la méthode d'analyse structurale (Hiernaux, 1997) et l'autre, plus centrée sur l'expression, visant davantage l'organisation thématique des contenus autour de catégories le plus souvent introduites dans l'entretien par le chercheur.

La validation des résultats d'une recherche intensive

L'intérêt des « cas » dans le déroulement d'une recherche intensive peut se prolonger quand nous considérons la validation de ses résultats.

Dans le cadre d'un programme de recherche sur l'estimative des prévalences de la consommation de substances psychoactives (licites et illicites) au Portugal, et qui a connu cinq applications au cours des vingt dernières années et a été administré auprès d'échantillons représentatifs de la population, nous avons réalisé une approche exploratoire auprès de consommateurs réguliers, à travers des histoires de vie focalisées, avec l'objectif de mieux connaître leurs rapports à la consommation, aux substances et au secret (Balsa et al., 2021). Les résultats de l'analyse cherchent à systématiser ces informations avec l'objectif d'approfondir la compréhension des

résultats de l'approche extensive qui, par son orientation davantage épidémiologique, ne peut pas aborder ce type de questions.

Lors de la discussion de ces résultats avec des techniciens chargés de la gestion des politiques publiques de dissuasion des consommations et du traitement de ses conséquences, il nous a été posé la question de savoir comment des résultats obtenus à partir d'une approche « qualitative » et engageant un nombre réduit d'individus, pouvaient être utiles pour penser l'ensemble de la population.

Ce « cas » met bien en exergue deux logiques qui peuvent être à la base de l'évaluation des résultats d'une recherche intensive, sans doute marquée par l'opposition classique entre le positivisme et la phénoménologie. D'après ces approches, le processus de découverte peut être entendu dans deux sens bien distincts. D'une part, on peut le concevoir en tant que la résultante de l'effort du chercheur pour mettre à jour des « vérités » enfouies sous l'épaisseur d'une réalité chaotique ou en trompe-œil, à la façon dont les archéologues ou les astronomes mettent à jour leurs objets de recherche : ils sont là, il suffit de les révéler. De l'autre, on peut considérer que les objets que nous étudions n'existent pas avant l'observation, mais que c'est plutôt celle-ci qui les fait naître sous un jour chaque fois différent, selon les conditions d'espace-temps-relations sociales dans lesquelles elle se réalise.

Les critères de validation des résultats changent, ainsi, d'une situation à l'autre. Dans la vision positiviste, ils sont calibrés en référence à la supposée « vérité » qu'il s'agit de restituer, en utilisant les outils adéquats. L'inspiration phénoménologique, au contraire, accepte que la connaissance soit toujours relative à ses conditions de production. Cela exige, d'une part, que le chercheur doive tenir compte des conditions de son observation et, d'autre part, que ses résultats doivent toujours être soumis à une validation externe. Il s'avère, donc, que dans les approches intensives, qui nous intéressent ici, la définition et le sens des « cas » sont toujours relatifs aux contextes dans lesquels ils surviennent.

Reste le problème de savoir comment parvenir à valider des résultats d'une recherche intensive, en sachant qu'elle ne peut asseoir sa significativité que sur des critères validés par une perception locale des questions et une évaluation de ses réponses à partir d'intérêts différents. Dans notre « cas », se confrontent deux visions bien distinctes des résultats valorisés. À partir d'un regard épidémiologique, il s'agit de garantir que les réponses portent sur les dimensions des problèmes de consommation sur lesquelles les épidémiologistes peuvent agir. En revanche, ils ont des difficultés à prendre en compte des variables susceptibles de conditionner les comportements tels, par exemple, les rationalités individuelles, les raisons subjectives des choix ou les rapports aux codes normatifs qui amènent les consommateurs à se cacher.

Ainsi, peut-être avons-nous eu tort de suggérer, ci-dessus, que l'approche intensive pourrait encadrer ou permettre d'approfondir les résultats d'une approche

extensive servant des objectifs essentiellement épidémiologiques. Ou, mieux, peut-être qu'elle les encadre et les approfondit, mais sur un plan différent de celui de l'urgence de l'intervention.

Nous avons discuté cette difficulté en considérant l'existence de modes de production scientifiques distincts (Balsa et al., 2017). Dans notre « cas », peut-être que la difficulté serait en partie dépassée en construisant un point de vue capable de subsumer les deux lectures opposées, objectif que, en interprétant les données de notre « cas », nous avons dû rater.

Quoi qu'il en soit, cependant, dans le cas où une médiation transactionnelle peut être trouvée, il reste que sa pertinence risque d'être toujours limitée aux contextes sociaux et aux cadres de référence (scientifiques, politiques...) dans lesquels ils prennent sens. Mais cela veut dire, également, qu'étant donné la diversité des critères d'évaluation, n'importe quel résultat peut avoir du sens. Mais alors, en rejetant, ainsi, le principe d'une accumulation scientifique, qui oriente le projet positiviste, par quoi serait-il remplacé? Au-delà de la consistance interne (Maxwell, 1999), l'appel au principe d'efficacité explicative, de plausibilité ou de validation prédictive⁵, comme le défendent beaucoup d'auteurs (Becker, 1952; Hiernaux, 1982; Strauss & Corbin 2004) ne serait une solution que si l'on postule l'existence d'un intérêt et de critères scientifiques de validation communs ou, sur le plan des enjeux sociaux, d'intérêts et de valeurs partagés et, dans ce cas, la médiation se jouerait, alors, plutôt au niveau d'une éthique du compromis, régulé par l'espoir d'un avenir commun.

Les « cas » dans les approches extensives

Comment les « cas » peuvent-ils se présenter à l'intérieur d'une recherche extensive, alors même que les orientations de ces approches sont construites pour les éliminer? En effet, toutes les phases d'une recherche extensive sont pensées pour empêcher que des « unités d'analyse » ne se transforment en « cas », c'est-à-dire qu'elles sont pensées pour que des « cas » ne surviennent pas au cours de l'observation. Cette préoccupation est présente, d'abord, en objectivant les techniques d'échantillonnage de façon à empêcher que soient sélectionnés des individus susceptibles de biaiser le caractère aléatoire ou d'introduire des biais dans la population que l'on se propose d'observer; ensuite en réduisant leur connaissance à des caractéristiques homogènes en vue de rendre possible leur comparaison à travers un grand nombre d'« unités d'observation » et, finalement, en soumettant ces unités aux mêmes procédures d'analyse. Bien sûr, des moments d'« exploration qualitative » sont toujours possibles dans les approches extensives, mais, bien plus vite qu'il n'arrive dans le cas des approches intensives, ces moments doivent céder le pas au moment de l'observation systématique. Nous en avons déjà parlé.

Et, pourtant, les « cas », au sens où nous les avons considérés ici, en tant que déclencheurs privilégiés de sens, peuvent bien intervenir dans les approches extensives

et y jouer le même rôle analyseur, d'interpellation, qu'ils peuvent jouer dans la recherche intensive. Nous admettons qu'il y a entre les approches intensives et extensives des différences irréductibles qu'il ne faut pas escamoter, si nous voulons valoriser leurs atouts respectifs. Cependant, notre propos ici est plutôt de montrer comment les limites de l'une se révèlent dans les potentialités de l'autre et quelques « cas », pris de la littérature ou dans notre propre pratique, nous aideront à le montrer.

Les « cas » dans la construction d'un résultat

Nous nous permettons de rendre compte, ici, de l'émotion avec laquelle Renaud Sainsaulieu présentait le programme de recherche qui lui a permis de transformer ses « cas » en un puissant outil de connaissance sur « les mondes sociaux de l'entreprise » (Franckfort et al., 1995).

Ce programme a permis de constituer une archive d'une centaine d'études de cas d'entreprises ou de services, choisies dans différents milieux et ayant différentes tailles, de façon à couvrir les problématiques qui occupaient l'équipe de recherche, mais également, pour répondre à des problèmes des entreprises avec lesquelles étaient passés des contrats de recherche. Chaque cas, étudié de façon monographique, a exigé la réalisation d'environ cinquante entretiens qui complétaient d'autres données recueillies sur les entreprises.

Nous ne doutons pas, en connaissant la qualité de l'expertise de l'équipe de recherche, que ces monographies aient répondu à leur objectif d'informer les commanditaires, quand il en a eu. Le pas suivant a consisté à soumettre ces monographies à un travail d'interprétation (pour identifier certaines variables), de standardisations et de codage, de façon à permettre leur saisie dans une base de données numérique soumise ensuite à des analyses factorielles multiples et à des analyses de classement.

L'émotion éprouvée par Renaud Sainsaulieu, à chaque fois que nous l'avons écouté présenter les résultats auxquels l'équipe était parvenue, était visiblement liée à la « découverte » des synthèses que ces analyses lui avaient permis de faire d'« une vie de travail ». Ce que nous voulons souligner, c'est que ce sont les « cas » produits par les analyses factorielles qui vont permettre d'organiser l'énorme diversité des matériaux recueillis et la singularité des monographies, en « découvrant » de nouveaux critères de classement du « chaos » de l'information recueillie au départ. Ceux qui pratiquent ces techniques auront expérimenté sans doute la puissance de ces algorithmes statistiques et informatiques qui sont capables de mettre à jour des relations entre un très grand nombre d'informations, même quand celles-ci n'étaient pas préparées, au départ, pour les utiliser, et qu'aucun travail d'analyste, sans eux, ne serait capable de découvrir. La démonstration vient déjà des premiers travaux de l'un des pionniers de l'analyse des données « à la française », Jean-Paul Benzécri, qui a par

exemple expérimenté ses premiers modèles sur des monographies de villages libanais autour des questions du développement (Benzécri, 1982).

Suprématie des approches extensives et des techniques qui les appuient sur les approches intensives et le travail artisanal d'interprétation? Pas du tout! Continuons avec un second « cas ».

Nous avons participé aux échanges⁶ qui ont accompagné le déroulement d'une recherche appuyée sur des entretiens individuels, menée auprès de personnes ayant utilisé des dispositifs de testage au V.I.H., et qui cherchait à comprendre les comportements et les représentations face au risque (Peto et al., 1992).

Pendant la phase d'analyse des entretiens, il s'est présenté à l'équipe la possibilité de soumettre le corpus des entretiens à un algorithme d'analyse factorielle et de classification de textes. Le développement de ces algorithmes statistiques était alors en plein essor et l'expérience servait bien les deux équipes participant à ce défi, des sociologues et des statisticiens.

Ceux qui sont familiarisés avec cette technique sont habitués à voir des « nuages de points » se distribuant dans un espace vectoriel donné et représentant, en l'occurrence, la distribution et la proximité/distance entre les mots utilisés par les interviewés pour construire leur relation au risque de contracter le V.I.H..

Nous nous souvenons de l'air fier, mais en même temps contraint des statisticiens face aux différents « nuages de points » projetés sur l'écran. Ils avaient là un résultat qui traduisait, sans nul doute, la matérialité des occurrences et des relations présentes dans le corpus, mais ils étaient incapables d'en retirer la moindre information pour la simple raison qu'ils étaient incapables de les lire. Mieux, ils auraient même pu les lire, en s'appuyant sur des indicateurs synthétiques fournis par le logiciel lui-même, mais ils étaient incapables de les interpréter. Cette interprétation fut cependant possible par les sociologues qui, en connaissant les problématiques de recherche et les enjeux des positionnements qui étaient en cause dans les entretiens, ont su découvrir les relations qui se cachaient sous le chaos des nuages de points.

Ce « cas » nous permet d'illustrer notre conviction de ce que les approches intensives servies par des outils statistiques et informatiques puissants et, nous dirions même, qu'à mesure que ces outils deviennent puissants, ne peuvent se passer d'un effort d'interprétation pour pouvoir livrer leurs résultats.

Les « cas » dans la validation des résultats

Nous nous proposons de présenter une dernière illustration de la façon dont l'exploitation des « cas » nous permet de mieux apprendre à faire de la recherche et à mieux situer les résultats que nous obtenons. Ce « cas » s'est présenté au cours de la réalisation du programme de recherches que nous menons sur les prévalences de la consommation de substances psychoactives, que nous avons présenté auparavant.

Lors de la quatrième application de l'enquête, en 2017, nous avons obtenu un résultat susceptible de plaire aux responsables pour l'application de la politique des drogues. En effet, la prévalence moyenne des consommations de drogues illicites⁷, qui est déjà relativement basse au Portugal en comparaison à la moyenne européenne, avait baissé par rapport à l'application précédente (2012). Bon résultat, en effet, si l'on pense que le Portugal a décriminalisé la consommation dès 2001. Sauf que les prévalences ne pouvaient pas baisser! En effet, dû à un effet de cohorte, les prévalences vont en augmentant au fur et à mesure que dans la composition de la population d'enquête, les groupes des plus vieux, qui, ayant vécu leur jeunesse dans un contexte où la consommation était infime, n'ont jamais consommé, sont remplacés par le groupe des plus jeunes qui, eux, déclarent des consommations. Cette tendance pourrait être atténuée si la consommation du groupe des jeunes qui rentre baissait par rapport au groupe des plus jeunes de l'application précédente... ce qui arrive, mais pas dans une proportion suffisante pour mettre en cause l'effet de cohorte (ce qui arrive déjà dans des pays où la culture de consommation a commencé plus tôt qu'au Portugal).

Donc, confrontés à une baisse des prévalences, nous avons dû nous interroger sur ce qui a pu mal se passer au niveau de la collecte d'information. Les procédures de validation ont duré environ six mois et nous les décrivons dans notre rapport de recherche (Balsa et al., 2021).

Retenons, pour ce qui nous intéresse ici, trois résultats. D'abord, quand re-interviewés pour confirmer leurs premières déclarations, un certain nombre d'individus les corrigent, mais pas en nombre suffisant que pour mettre en question la baisse observée. Cependant, chemin faisant, nous avons découvert que les changements du sens des déclarations de consommation ne jouent pas de la même façon pour toutes les substances. Donc, et c'est là notre deuxième résultat, nous avons dû constater que rien ne s'était mal passé au niveau de la collecte des données. Et, pourtant, les prévalences avaient bien baissé, et la raison a été trouvée dans un changement de la structure de la population entre les deux applications de l'étude : la crise économique et financière qui a frappé les économies les plus faibles entre les deux applications de l'étude a été à l'origine d'un processus d'émigration qui a obligé un nombre significatif de résidents à quitter le pays. Ces sorties ont pesé d'autant plus sur la baisse des déclarations que la migration a touché davantage les hommes et les groupes d'âge entre 20 et 45 ans, groupes où se concentrent, par ailleurs, la majorité des consommateurs.

Donc, nous avons appris que les principes statistiques sont sensibles aux conditions sociales dans lesquels on les observe.

Conclusions

Ainsi, en nous limitant à leur propre modus operandi méthodologique, nous dirions qu'il y a des « cas » partout dans la recherche. Cependant, rien ne permet de les repérer

de prime abord. Ils ne se révèlent qu'à travers l'intentionnalité du chercheur, qui est sommé de les construire à chaque coup (surtout quand ils sont inattendus...). Cette intentionnalité est enformée par des schèmes d'intelligibilité du social, comme le dirait Jean-Michel Berthelot (1998), qui définissent les rapports à la connaissance, les méthodologies de la recherche, notamment, sa morphologie, les voies d'opérationnalisation ou les modes de validation des résultats.

Nous avons encore essayé de montrer, chemin faisant, que le « cas » peut se présenter aussi bien dans des stratégies de recherche intensives qu'extensives dans la mesure où elles peuvent prendre en charge, selon des modulations spécifiques, les dimensions plus « qualitatives » ou « quantitatives » de la connaissance.

Les « cas » peuvent également intervenir à différents moments d'une recherche, entre l'exploration, le développement ou la validation de ses résultats. Au-delà de la chronologie ou de la topologie des opérations de la recherche, les « cas » signifient par rapport à l'axe tensionnel qui oppose les principes d'accumulation et de significativité des résultats obtenus.

Mais la survenance ou le mode de traitement des « cas » peuvent être très différents selon que l'on a à faire à des projets isolés ou, au contraire, des programmes de travail capables de construire des espaces d'attributs par rapport auxquels les « cas » peuvent prendre plus facilement du sens.

Dans l'ensemble, les « cas » – unités d'observation marquantes ou moments extra-ordinaires de la recherche – doivent être considérés comme des moments charnières privilégiés, non seulement dans la construction des résultats, mais, également, dans les questionnements que le chercheur doit se faire, continuellement, sur ses procédures de recherche. Sans doute que, lors de la présentation des résultats d'une recherche, la discussion de ses « cas » pourrait fournir des informations précieuses sur leur portée et leur sens.

Notes

¹ « Je suis prêt à accepter que même si je me sens contraint d'accepter l'existence d'un monde d'objets indépendants de tout observateur, ces objets ne peuvent être connus que sous la forme de *capta* » [traduction libre] « *I am prepared to take the position that although I feel constrained to accept the existence of a world of objects independent of any observer, those objects can be known only as *capta** » (Becker, 1952, p. 259).

² Comme le dit Gilles Houle, « Le récit ou l'histoire d'une vie ne renvoie pas qu'au vécu d'un sujet, il est aussi et dans le même temps le récit ou l'histoire de la vie en société » (1997, p. 9).

³ Nom fictif.

⁴ À la suite de Howard Becker (2005, pp. 57-58), nous distinguons le *projet* qui est réalisé « dans un lieu spécifique ou sur une population particulière » d'une recherche exploratoire qui est, davantage, « un examen empirique ancré du genre de questions que l'on peut se poser et du genre d'opérations que l'on peut avoir à faire » pour réaliser une étude.

⁵ Selon la formulation de Becker : « L'activité scientifique est l'énoncé systématique de la probabilité de la récurrence hypothétique ou réelle de phénomènes qui, pour ce qui est en cause, sont considérés comme identiques... une véritable explication a lieu lorsque la récurrence d'un phénomène a été prédite avec succès et mise en relation systématiquement avec un système de prédiction plus général. La cohérence interne ne suffit pas. » [traduction libre] « *Scientific activity is the systematic statement of the probability of the hypothetical or actual recurrence of phenomena that for the purposes in hand are regarded as identical... genuine explanation takes place when the recurrence of a phenomenon has been successfully predicted and systematically related to a general predictive system. Internal consistency is not enough* » (Becker, 1952, pp. 276-277).

⁶ Nous étions alors chercheur au Centre d'Études Sociologiques, de la Fondation Universitaire St. Louis, à Bruxelles, animé par Jean Remy et Luc Van Campenhout.

⁷ Mesuré par la prévalence de la consommation au long de la vie d'une substance psychoactive illicite.

Références

- Balsa, C. (1990). Les représentations des enseignants en rapport avec les dimensions sociales de l'acte d'enseigner. *Recherches sociologiques*, 21(2), 191-217.
- Balsa, C. (Éd.). (2006). A Exclusão e o Espaço, Espaços de Exclusão [L'exclusion et l'espace, espaces d'exclusion]. Dans C. Balsa. *Relações Sociais de Espaço – Homenagem a Jean Remy [Relations sociales d'espace - Hommage à Jean Remy]* (pp. 13-33). Colibri/CEOS.
- Balsa, C., Dimas Cardoso, A., Rodrigues, L., & Soulet, M.-H. (Éds). (2017). *A Universidade e Modos de Produção Do Conhecimento [L'université et les modes de production de la connaissance]*. <https://www.wook.pt/livro/a-universidade-e-modos-de-producao-do-conhecimento-casimiro-balsa/19843592>
- Balsa, C., Urbano, C., & Vital, C. (2021). *Metodologia de Observação de Comportamentos Escondidos, Consumo de Álcool, Drogas e Outras Adições [Méthodologie d'observation de comportements cachés, la consommation d'alcool et autres addictions]*. Edições Húmus, Lda.
- Becker, H. S. (1952). Science, culture and society. *Philosophy of Science*, 19(4), 273-287. <https://www.jstor.org/stable/185394>

- Becker, H. S. (2005). Inventer chemin faisant : comment j'ai écrit « Les mondes de l'art ». Dans D. Mercure (Éd.), *L'analyse du social. Les modes d'explication* (pp. 57-73). Presses de l'Université Laval.
- Benzécri, J.-P. (1982). *L'analyse des données (Tome 2). L'analyse des correspondances* (4^e éd.). Éditions Dunod.
- Berthelot, J.-M. (1998). *L'intelligence du social*. Presses universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.berth.1998.01>
- De Bruyne, P., Herman J., Schoutheete, M. De, & Ladrière, J. (1974). *Dynamique de la recherche en sciences sociales les pôles de la pratique méthodologique préface de Jean Ladrière*. Presses universitaires de France.
- Franckfort, I, Osty, F., Sainsaulieu, R., & Uhalde, M. (1995). *Les mondes sociaux de l'entreprise*. Desclée de Brouwer.
- Gilon, C., & Ville, P. (2014). Clefs pour l'analyse institutionnelle. *Actuels*, 1(3), 87-98.
- Hiernaux, J.-P., Bodson, D., Comité général d'action des Marolles (1982). *La face cachée : pauvreté, politique sociale, action urbaine*. Vie ouvrière.
- Hiernaux, J.-P. (1997). Análise Estrutural de Conteúdos e Modelos Culturais : Aplicação a Materiais Volumosos [Analyse structurale de contenus et modèles culturels : application dans le cas de matériaux volumineux]. Dans L. Albarello, F. Digneffe, J.-P. Hiernaux, C. Maroy, D. Ruquoy, & P. de Saint-Georges (Éds), *Práticas e Métodos de Investigação Em Ciências Sociais [Pratiques et méthodes de recherche en sciences sociales]* (pp. 156-202). Gravidia.
- Houle, G. (1997). La sociologie comme science du vivant. L'approche biographique. Dans J.-P. Deslauriers, J. Poupert, A. Laperrière, L.-H. Groulx, A. Pires, & R. Mayer (Éds), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 273-289). Gaëtan Morin.
- Lourau, R. (1970). *L'analyse institutionnelle*. Les Éditions de Minuit.
- Maxwell, J. A. (1999). *La modélisation de la recherche qualitative. Une approche interactive*. Éditions Universitaires.
- Merton, R. K. (1968). *Social theory and social structure*. Free Press .
- Peto, D., Remy, J., Van Campenhoudt, L., & Hubert, M. (1992). *L'amour face à la peur. Modes d'adaptation au risque du Sida dans les relations hétérosexuelles*. L'Harmattan.
- Piaser, A., & Ladrière, J. (1976). *Pour une sociologie scientifique épistémologie comparée de l'analyse conceptuelle préface de J. Ladrière*. Interaction. Mouton.

- Ragin, C. C. (2021). Introduction. Les cas de « qu'est-ce qu'un cas? » Dans C. C. Ragin, & H. S. Becker (Éds), *Qu'est-ce qu'un cas? Explorer les fondements de l'enquête en sciences sociales* (pp. 23-43). Schwabe Verlag.
- Rivière, P. (2020). Qu'est-ce qu'une donnée? Impact des données externes sur la statistique publique. *Courrier des statistiques, INSEE*, (5), 114-131. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/fichier/5008710/courstat-5.pdf>
- Strauss, A. L., & Corbin, J. (2004). *Les fondements de la recherche qualitative. Techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*. Academic Press. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb39955993q>

Pour citer cet article :

Balsa, C. (2023). Les « cas » de la recherche en tant qu'analyses du sens des résultats et des procédures de recherche. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (28), 52-69.

Casimiro Balsa, Professeur émérite, Universidade Nova de Lisboa. Chercheur au CICS.NOVA, Centre Interdisciplinaire de Sciences Sociales e Coordonateur du Réseau International e Interdisciplinaire sur les Inégalités. Recherches dans le domaine des politiques publiques, consommation de substances psychoactives, inégalités, méthodologies quantitatives et qualitatives.

Pour joindre l'auteur :

bemm@fcsh.unl.pt